

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	2 (1857)
Heft:	19
Artikel:	Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite et fin]
Autor:	M.N.N.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-328378

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

CONDITIONS D'ABONNEMENT : La **Revue militaire suisse** paraît deux fois par mois. Le prix pour l'année courante est fixé à 6 fr. On s'abonne directement chez **CORBAZ ET ROUILLER FILS**, imprimeurs, Escalier-du-Marché, 20, à Lausanne. Pour ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ferd. LECOMTE, capitaine d'état-major fédéral.

SOMMAIRE. — **Histoire de la campagne de 1799 en Suisse (suite et fin).** — **Ecole centrale.** — **Camp de Châlons.** — **Nouvelles et chronique.**

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(*Suite et fin.*)

L'attaque de Gazan sur Constance fut non moins heureuse ; parti de Wyl à 6 heures du matin, il rencontra les avant-postes ennemis, dans l'après-midi, à Schwanderloo et les rejeta jusqu'à Emishofen. Les alliés n'avaient que peu d'infanterie, et ils avaient environ 3000 chevaux tant Autrichiens que Russes et du corps de Condé, qui occupaient les avenues de Constance, entrecoupées de vignobles, de bois et de ravins, appuyant leur droite à Emishofen et leur gauche à Kreuzlingen. Gazan forma 2 colonnes, l'une sous Drouet, prit la route de St-Gall à Constance ; l'autre s'avança par la route de Zurich. Emishofen et Kreuzlingen furent attaqués en même temps et enlevés, malgré l'opiniâtre résistance des émigrés. A la gauche, la poursuite fut si vive que les Français entrèrent pêle mêle avec l'ennemi dans Constance, pendant qu'à la droite on enfonçait à coups de canon la porte de Kreuzlingen. Les Français envoyèrent aussitôt un bataillon sur Petershausen. Il est probable que si les Français n'eussent pas été harassés d'une marche forcée, le corps de Condé eût été forcé de mettre bas les armes. Mais ils entrèrent à Constance en colonne mince et allongée ; les hommes se répandirent dans les rues et il fut impossible de les réunir. Les émigrés, témoins de ce désordre et favorisés par la nuit qui survint, rentrèrent en ville, s'ouvrirent un passage le sabre au poing à travers une grêle de balles, et arrivèrent au pont qu'ils forcèrent également. L'infanterie alliée, faible dès le commencement de l'affaire, avait beaucoup perdu, elle se trouvait incapable d'arrêter

l'ennemi, malgré le désordre où était celui-ci ; les dragons autrichiens mirent pied à terre, barricadèrent le pont, se jetèrent dans les maisons voisines et défendirent le passage jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit permît à quelques volontaires déterminés de scier les piles du pont ou de les démantibuler à l'aide de cordes qu'ils attachèrent sous le feu des Français.

L'archiduc, qui avait appris le désastre de Korsakoff déjà le 27, s'avancait en toute diligence vers les sources du Danube, avec 25,000 hommes. Craignant que le pont de Busingen ne devînt la proie des Français, il autorisa Korsakow à retirer ses troupes de la tête de pont et ordonna d'enlever les pontons et l'artillerie pour les mettre en sûreté à Stokach. Dès lors, toute la rive gauche du Rhin se trouva au pouvoir des Français. Korsakow se chargea de défendre la rive droite depuis Petershausen à Diesenhofen et les Autrichiens le reste de la ligne, ce qu'ils pouvaient faire dans ce moment, car dès le 1^{er} au 7 octobre 27 bataillons et 46 escadrons de leurs troupes s'étaient réunis des environs de Marcheim dans ceux de Wüllingen, et dès le 6, l'archiduc avait établi son quartier-général à Doneschingen.

Les Français placèrent de même leurs postes le long du Rhin et rassemblèrent la plus grande partie de leurs forces dans de bonnes positions centrales, derrière la Thur.

Mais revenons à Suwarow.

A l'époque où les Autrichiens, revenant des bords du Necker, s'approchaient de Schaffhouse, Suwarow descendait les hautes montagnes des Grisons. A mesure que ses divisions débouchèrent sur Ilanz, entre le 8 et le 10 octobre, il continua sa marche sur Coire, couvert par les troupes de Linken qui, à cet effet, s'était avancé vers les sources du Rhin, mais qui ne put se soutenir à Dissentis lorsque Loison se porta sur lui après avoir chassé Strauch du St-Gothard. Linken suivit alors la colonne russe sur Coire, fit occuper le Kunkels, Tamins, Reichenau et la vallée de Dommeleschg jusqu'à Tisis ; quelques postes détaillés observaient à Flims et à Ruwis les avenues de ces contrées.

Le 11, Suwarow marcha à Bulgen ; Linken s'étendit vers Maienfeld ; Auffemberg resta à Coire. Le 12, les Russes arrivèrent à Feldkirch.

Les alliés affluaient ainsi du nord et du midi, ils entouraient les Français par des forces supérieures dans la partie septentrionale de la Suisse, et, selon toutes les probabilités, ils devaient bientôt se retrouver sur les bords de la Limmat. Mais ces forces appartenaient à deux armées placées sous des chefs indépendants l'un de l'autre qui, quoique ayant le même but, voulaient l'atteindre chacun par des moyens

différents, et qui ne pouvant s'accorder, perdirent le temps en négociations qui ne purent aboutir.

Suwarow communiqua son plan à l'archiduc le 13 octobre ; il voulait abandonner les Grisons, brûler le pont inférieur du péage sur le Rhin et faire sauter le fort de Ste-Lucie ; il devait passer le Rhin le 17 à Stöchst et à Meiningen avec toutes ses troupes du Vorarlberg, se concentrer le 18 sur St-Gall et se réunir à Winterthur avec Korsakow qui marcherait en deux colonnes, l'une de Constance par Bischoffzell, l'autre de Stein par Pfyn et Frauenfeld. Jusqu'à sa jonction avec Korsakow, 6000 Autrichiens et toutes les milices du pays, devaient rester dans la position de Feldkirch pour couvrir le flanc gauche de l'armée de Suwarow, pendant qu'elle passerait le Rhin.

L'archiduc craignait que la réunion des deux corps russes sur les bords de la Thur, au milieu des positions ennemis, n'éprouvât quelques difficultés ; afin de mettre les Russes à l'abri des défaites qu'ils pourraient essuyer en détail, il croyait nécessaire que leur jonction s'opérât ailleurs et plus tôt. Il proposa donc de faire marcher le corps de Korsakow, le 15 et le 16, sur Stokach, pour de là aller rejoindre le maréchal en tournant le lac de Constance. L'archiduc s'engageait en même temps à faire entrer en Suisse une forte colonne autrichienne qui passerait le Rhin entre Schaffhouse et Constance.

Suwarow répondit le 14 que ses troupes n'étaient pas propres à la guerre de montagnes, que lui-même tournerait le lac de Constance et qu'il irait rejoindre Korsakow pour entreprendre avec lui l'opération projetée en Suisse. Il mit immédiatement son armée en marche et arriva le 15 à Dornbirn et le 16 à Lindau ; le 17, il déclara que ses troupes étaient hors d'état d'agir, qu'elles avaient besoin de se refaire dans des cantonnements reculés. Toutes les représentations de l'archiduc pour l'engager à changer de résolution furent inutiles ; il rejeta même avec hauteur la proposition d'une conférence et ne consentit qu'après bien des difficultés à laisser la division Rosenberg à Bregenz, et encore seulement jusqu'au 4 novembre. Le reste de l'armée russe alla, le 30 octobre, prendre ses quartiers entre le Lech et l'Iller, où la grosse artillerie, dirigée d'Italie dans le Tyrol, vint le rejoindre par Kempten.

Suwarow, aveuglé par ses victoires sur les rives de la Mer Noire, de la Vistule et du Pô, se croyait invincible ; il lui fallait un prétexte pour pallier ses défaites ; il le trouva, non point dans les fausses dispositions qu'il avait prises, non point dans les fautes de Korsakow, mais dans la trahison des Autrichiens ! Le sentiment du général en chef fut promptement adopté par l'armée russe tout entière ; la cour de Pétersbourg le partagea aussitôt qu'il fut émis ; l'empereur Paul,

guidé par ces impressions, ne voulut plus se mêler de la guerre à laquelle il avait fourni un corps auxiliaire. Les Russes quittèrent leurs quartiers en Souabe vers le milieu de décembre et se mirent en marche pour rentrer dans leur pays.

DERNIÈRES OPÉRATIONS DE MASSÉNA DANS LES GRISONS.

Masséna attendait tranquillement les opérations ultérieures des alliés et se préparait à les recevoir entre le lac de Wallenstadt et l'Aar, tandis que les fortifications de Zurich reconstruites et perfectionnées, couvraient en tout cas sa retraite ; mais enfin, comme la marche des Russes derrière le lac de Constance n'annonçait pas une attaque prochaine et que les Autrichiens s'étaient affaiblis dans les Grisons en détachant des troupes dans le Vorarlberg, il résolut de les déposer du Kunkels et de la vallée du Rhin antérieur, afin de s'assurer la position intacte du St-Gothard et de gagner la plus courte communication entre Sargans, Ilanz et Dissentis.

Une partie de la division Mortier partit le 31 octobre de Sargans, pénétra par Ragatz dans la vallée de la Tamina et attaqua de front le Kunkels pendant que de petits détachements tournaient la montagne par Elm et Flims, et que Loison s'avancait avec 3000 h. de Dissentis par Ilanz. Les Autrichiens, forcés de se retirer partout, passèrent le Rhin à Reichenau et brûlèrent les ponts. Les Français se portèrent le 7 novembre, par Bonaduz dans la vallée de Dommeleschg, occupèrent Heizenberg et chassèrent les postes ennemis de Realta et Prätz sur Catzis et Tisis. La saison avancée, le mauvais temps et le manque de vivres auquel il n'y avait plus moyen de suppléer, arrêtèrent la suite de ses opérations. D'autres circonstances vinrent augmenter les obstacles naturels ; les partis que Straub envoyait d'Airolo par le St-Gothard et par la vallée du Rhin du milieu (Lukmanier) sur Dissentis, les détachements que les Autrichiens poussaient du Rhin postérieur et de Splügen dans les vallées de Savien et de St-Pierre, harcelaient les Français sur leurs derrières, et les engagèrent enfin à rappeler leurs troupes avancées dans la vallée du Rhin antérieur. Elles exécutèrent ce mouvement le 9 novembre et continuèrent leur retraite sur Urseren.

Le seul avantage que les Français retirèrent de cette pénible opération à l'entrée de l'hiver, fut la possession du Kunkels et de la vallée de la Tamina qu'ils eurent soin de barricader et de couvrir d'abattis. Du col de Kunkels ils dominaient le débouché de la vallée du Rhin antérieur et contentaient les Autrichiens sur la rive droite du fleuve.

Ce fut là le dernier événement militaire de la campagne de 1799 en Helvétie. La nature commandait le repos. Les neiges, les glaces et

les rigueurs de la saison rendirent bientôt impraticables, pour les deux partis, les accès du St-Gothard et des montagnes qui en dépendent. Le Rhin servit de ligne de démarcation comme au commencement de la campagne, et, de part et d'autre, les troupes entrèrent en quartier d'hiver.

La délivrance entière de l'Helvétie fut ainsi le premier fruit de la célèbre bataille de Zurich qui, après celle de Rivoli, est la plus extraordinaire, sans contredit, des deux premières guerres de la Révolution, tant pour l'à propos des coups frappés, que pour la grandeur des trophées et l'importance des résultats. On peut dire, sans exagération, que cette victoire sauva la France.

En effet, à l'extérieur, la France était menacée de tous côtés et sur le point d'être envahie par plusieurs de ses frontières. — *L'armée d'Italie*, forcée dans toutes ses positions, s'était repliée, sous la pression des Austro-Russes, jusque dans la rivière de Gênes, et ne conservait cette capitale de la Ligurie qu'avec la plus grande peine. — *L'armée des Alpes* soutenait une défensive qui devenait de plus en plus pénible, sur la grande chaîne des Alpes, après avoir complètement échoué dans une diversion qu'elle avait tentée sur le Piémont. — *L'armée du Rhin* était forcée de lever le siège de Philipsbourg et de se rabattre sur la frontière de l'Est, impuissante, depuis qu'elle avait perdu Manheim, à couvrir le Rhin entre Strasbourg et Mayence. Au Nord, l'armée anglo-russe du duc d'York et d'Hermann, n'ayant pas encore été battue par Brune, menaçait d'invasion les départements de la Belgique. — Sztarray avait mis en feu, par des proclamations qui les appelaient aux armes et à l'indépendance, les populations brabançonnes, en leur promettant les puissants secours de l'Autriche, et il avait fallu, pour apaiser cette révolte, tirer des départements limitrophes 7 à 8,000 hommes, ce qui avait épuisé leurs derniers moyens de défense. La Prusse enfin, toute prête à profiter des succès de la coalition, faisait revivre ses anciennes prétentions sur les provinces de la rive gauche du Rhin qu'elle avait cédées à la France par le traité de Bâle et rassemblait à Wesel un corps de 15,000 hommes.

A l'intérieur, la position n'était pas moins critique. Les hommes portés au pouvoir par la révolution de Prairial, s'étaient promptement usés ; le pays n'avait plus aucune confiance dans le pouvoir dont les ressorts étaient entièrement détremplés. Une victoire seule pouvait redonner à tout ce cahos un peu de vie.

Aussi, la nouvelle de la victoire de Zurich fut-elle reçue aux acclamations de la France. Le Directoire la reçut le 18 Vendémiaire (10 octobre) et s'empressa d'en faire part aux Conseils. — Masséna fut regardé comme un sauveur par la population et même par le monde

officiel ; il y eut un décret de *bien mérité de la patrie*, en faveur de l'armée du Danube ; puis des danses et des fêtes improvisées en l'honneur de Masséna et de son armée, le tout attestant l'allégresse publique.

Quoique débarrassée de la présence des Russes, la Suisse resta néanmoins foulée par les charges que lui imposait l'armée victorieuse ; car loin de lui apporter quelque soulagement, Masséna, dont les besoins allaient toujours croissant par la coupable négligence du gouvernement français, n'en frappa pas moins à Bâle et à Zurich une forte contribution qu'il déguisa sous le nom d'*emprunt forcé* ; il imposa 800,000 fr. à chacune des villes de Bâle et de Zurich, à St-Gall 300,000, et à Constance 150,000 fr. Le gouvernement helvétique indigné, défendit à ses ressortissants d'obtempérer aux réquisitions de Masséna, moins peut-être en raison des sacrifices inouïs auxquels il s'était déjà résigné, que par le sentiment de l'atteinte qu'un pareil procédé portait à ses droits et à son indépendance. Le général en chef pressé, dit-on, de tenir parole à ses gens et de satisfaire un pressant besoin de la solde, menaça d'exécution militaire, et sa conduite ne fut point désapprouvée par le cabinet du Luxembourg. Le Directeur Laharpe, accusé d'avoir mis le plus de fermeté dans cette patriotique opposition, ne tarda pas d'en être puni ; du moins on peut croire que la réaction qui parvint à l'exclure du Directoire, fut instigée par les Français.

Pourquoi Masséna ne profita-t-il pas de la brusque retraite des Russes pour reprendre l'offensive et passer le Rhin ? On est fondé à répondre que Masséna venant d'apprendre le retour de Bonaparte, ne douta plus que bientôt les plans d'opérations n'offrissent plus d'art et d'ensemble. Il ne trouvait d'ailleurs aucun intérêt à se jeter au mois de novembre, dans les neiges du Vorarlberg. Une tentative sur la Souabe et le Danube n'était d'ailleurs pas facile en présence de l'archiduc, qui avait réuni de nouveau environ 80,000 hommes entre Feldkirch et Offenbourg. — A la vérité, Masséna en aurait eu pour le moins autant s'il eût disposé de l'armée du Rhin ; mais le Directoire venait d'en confier le commandement à Lecourbe, et deux armées indépendantes contre une seule, égale en forces, obtiennent rarement des succès durables.

L'archiduc ne pouvait pas davantage songer à pénétrer en Suisse en présence de l'armée victorieuse de Zurich, qui lui eût vendu cher la possession de quelques lieues de terrain dont la conquête ne lui eût pas été d'une grande utilité à l'approche de l'hiver.

D'ailleurs, le coup d'état du 18 Brumaire et la nomination de Bo-

naparte au poste de premier Consul, changèrent tous les projets militaires.

Masséna, destiné à remplacer Championnet en Italie, partit d'abord pour Paris, après avoir fait filer les plus belles demi-brigades de son armée par Berne et Genève sur Lyon. Dès lors, il ne fut plus question de pénétrer en Souabe et on prit, de part et d'autre, ses quartiers d'hiver.

(FIN.)

ECOLE CENTRALE DE THOUANE.

Monsieur le rédacteur,

Dans le n° 8 de la *Revue militaire* de cette année, vous avez publié un article sur les résultats de l'école centrale d'Arau. Cet article insistait sur les inconvénients probables qui résulteraient pour l'instruction des officiers et des aspirants qui ont pris part à cette école, de la séparation à peu près complète que l'on a cherché à faire entre la théorie et la pratique. L'on pouvait prévoir, avant même que l'école d'application eût lieu, que l'idée de scinder absolument deux choses qui sont faites pour se compléter et se confirmer mutuellement ne réaliseraient point un progrès, mais un pas en arrière.

L'expérience vient d'être faite. Il y a quinze jours que l'école d'application, formant la seconde partie de l'école centrale, dont la première partie avait eu lieu au mois de mars à Arau, est terminée. Le temps a été en tous points favorable; la chaleur était tempérée, les pluies ne tombaient guères qu'en temps opportun. Au dire du commandant de l'école, M. le colonel fédéral d'artillerie Fischer, aussi bien que d'après le témoignage de M. le général Dufour, inspecteur délégué par le département militaire fédéral, tous les hommes appelés à l'école centrale ont rivalisé de bonne volonté et de zèle. D'un autre côté il n'y a qu'une voix parmi les officiers qui ont suivi l'école centrale, au sujet de l'excellente impulsion que M. le colonel Fischer a su donner aux travaux fort variés et compliqués du personnel placé sous ses ordres. Enfin l'instruction de l'état-major et des diverses armes était dirigée par des hommes parfaitement qualifiés et qui ont dès longtemps leur réputation établie parmi nous.

Sous tous les rapports, l'école centrale s'ouvrirait donc dans des conditions très-favorables, et qu'il sera difficile de réunir au même degré chaque année. Voyons cependant quels ont été les résultats obtenus et ce qu'a enseigné l'expérience.

Et d'abord l'on a pu voir combien était grande l'illusion de ceux qui s'imaginaient que l'on pourrait faire revenir à quatre ou cinq mois d'intervalle le même personnel à deux écoles différentes. Un tiers au moins des officiers qui étaient à Arau n'a point reparu à Thoune, et les cinq sixièmes de ceux qui étaient à Thoune n'avaient pas mis les pieds à Arau. Nous n'avons rien à dire quant à ces derniers, puisque la Confédération n'avait pas mission d'instruire théoriquement les officiers subalternes d'infanterie et qu'ils ne devaient prendre part à l'école centrale que pour les manœuvres d'ensemble. Mais comment justifiera-t-on l'envoi à Arau, à une école où l'on a ressassé de la théorie pendant quatre semaines, d'officiers supérieurs d'infanterie de capitaines de cavalerie et de carabiniers, qu'on ne convoque point à l'école d'application, tandis qu'on y appelle des officiers des mêmes grades et des mêmes armes qui n'ont nullement suivi les cours de théorie? Dans l'état-major, dans le génie, dans l'artillerie, il y a eu de même des changements de personnel. Il a bien fallu, bon gré,